

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 19 janvier 1889

GUET-APENS

TROISIÈME PARTIE

HONNEUR POUR HONNEUR

(Suite)

COURLANDE n'eut pas besoin de sortir de sa soupente pour se rendre compte de la situation. "Il est évident que je ne puis pas bouger, aujourd'hui, pas plus, du reste, que Lucienne ne bougera de son côté." Il résolut, pour ne pas perdre son temps, de pousser jusqu'aux Bernadettes, espérant que là, du moins, il trouverait Claudine. Et en effet la jeune fille était à la ferme.

—Mademoiselle Claudine, fit Courlande, un mot.

La sœur de Lucienne dévisagea le nouveau venu.

—Je ne vous connais pas.

—C'est le contraire qui m'eut étonné, mademoiselle, dit gaiement Pas-de-Chance. Nous ferons connaissance.

La belle et vigoureuse fille eut un franc regard qui signifiait à ne pas s'y méprendre : "Mais je n'y tiens pas à faire votre connaissance !" Courlande était fin. Il comprit et souriant :

—Baste ! Qui sait ? Vous ne vous en repentirez pas.

—Enfin, monsieur, je voudrais au moins que vous me disiez...

—Ce que je désire ! C'est trop juste. J'ai le plus vif désir, mademoiselle, d'entrer en relations avec votre sœur.

—Et pourquoi ? dans quel but ? dans quel intérêt ?

—Pourquoi ? Parce que je suis né chasseur, que je n'ai jamais pu satisfaire ma passion et que je veux habiter la campagne. Dans quel but ? Pour son bonheur et le mien. Dans quel intérêt ? Dans celui d'une personne qui est fort malheureuse en ce moment, puisqu'elle gémit sur la paille humide des cachots, esquels, entre parenthèses, n'ont plus de paille, même humide, qu'on a remplacé par un excellent lit, dans une petite chambre bien chauffée et suffisamment éclairée.

—Je ne vous comprends pas, dit Claudine sur ses gardes.

—Par exemple ! Vous en avez donc à la douzaine des amis qui gémissent sur la paille humide ?

—Expliquez-vous, monsieur.

—Pardieu, vous avez l'oreille dure, une jolie oreille, pourtant, ma belle fille. Je veux parler de Doriat.

Elle tressaillit. Et pourquoi voulez-vous entretenir ma sœur de ce pauvre homme ?

—Vous le saurez plus tard.

—Ainsi, vous désirez que je parle de vous à Lucienne ?

—Oui. Et il ajouta, très bas, avec un geste mystérieux : "Défiez-vous de Montmayer, bien entendu !" Claudine devint pâle. Cet homme connaissait-il leur secret ?

—No craignez rien de moi. Je suis un ami.
—La preuve ?
—Je suis un agent de police envoyé par M. de Moraines.

—Ah ! dit-elle, avec un élan de joie.

—Et je sais tout ce que vous avez découvert.

—Alors ?

—Alors, c'est bien simple, je suis chasseur. Je cherche un lièvre et je crois que ce lièvre je le trouverai à la fabrique.

Elle eut un geste dédaigneux : "S'il ne s'agissait que de le trouver, murmura-t-elle."

—Enfin, mademoiselle Claudine, avez-vous confiance en moi ? Et pensez-vous que votre sœur aura confiance, elle aussi ?

Malgré tout, elle hésitait encore.

—Qui me prouve que vous êtes un ami ?

—Ah ! vous êtes comme Saint-Thomas. Il faut que vous touchiez. Eh bien, je ne m'y refuse pas. Touchez donc.

Il retira de son portefeuille un papier soigneusement plié et le tendit à Claudine. Celle-ci le

—A la bonne heure. Mais je voudrais vous demander auparavant...

—Quoi donc ?

—Qu'y a-t-il de vrai dans l'amour de Mlle Lucienne pour Jean de Montmayer ? Jo n'y crois pas, moi, à cet amour.

—Interrogez Lucienne, monsieur, elle vous répondra.

Elle conduisit Courlande dans une chambre retirée de la ferme où Lucienne était étendue, très pâle, dans un fauteuil, auprès d'un grand feu. Quoique plus forte, la jeune fille n'était pas complètement rétablie. Courlande salua. "Présentez-moi, dit-il à Claudine." Celle-ci déclina le nom de l'agent et sa qualité. Les yeux de Lucienne brillèrent et elle se souleva du fauteuil.

—Que désirez-vous, monsieur ? Quelle raison vous amène ?

—Ce que je désire ? Vous aider, simplement. Mais tout d'abord, avant toutes choses, il faut, mademoiselle, que vous ayez en moi la plus grande confiance. Votre sœur gardait encore quelques réserves, vis-à-vis de moi, tout à l'heure. Et vous ?

—Moi, monsieur, je medis que si la lettre de M. de Moraines est fausse, vous êtes envoyé ici par M. de Montmayer.

—Oh ! oh ! cette supposition.

—Attendez. Je me dis aussi que vous connaissez tout le secret de l'assassinat de Bourreille. Or, deux hommes, seuls, ont pu vous révéler ce secret, Montmayer ou M. de Moraines. Je ne parle ni de M^e Landais, ni du ministre, ni de M. de la Vonde J'incarne ces trois magistrats en un seul. Or, dans quel but Montmayer se serait-il livré à vous ?

—Bien raisonné !

—Une pareille révélation lui ferait courir trop de dangers. C'est donc M. de Moraines qui vous envoie.

Et lui tendant les deux mains : "Vous êtes le bienvenu, monsieur Courlande."

—Vous me mettez à l'aise, au moins, vous, ce n'est pas comme votre sœur.

—Ma sœur avait raison. Tous ceux qui nous entoureront ne sont-ils pas nos ennemis ? On nous a proscrits. Nous n'avons que des malheurs à attendre, et pas une seule joie.

—Ne désespérez pas. J'apporte peut-être la joie.

—Que voulez-vous dire ?

—Ne vous méprenez pas à mes paroles. Je n'ai aucune nouvelle à vous apprendre. Je vous apporte l'aide de mon intelligence et, au besoin de mon bras. J'ai plus

confiance dans la première que dans le second. Maintenant que la glace est brisée, expliquons-nous.

Il alla chercher une chaise, la mit devant le feu, près du fauteuil de Lucienne, posa les pieds sur les chenets et se frotta les mains : "Sapristi, un air de feu, ça fait plaisir. C'est une jouissance que je suis obligé de me refuser, moi, dans ma soupente."

Et quand il se fut réchauffé :

—Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous interroger ? C'est pour moi le moyen le plus simple et le plus expéditif d'élucider l'affaire. Et soyez franche !

—Interrogez, monsieur. Je ne vous cacherai rien.

—Absolument rien ?

—Je vous le jure.



"Oui, dit l'agent de police, avec un geste mystérieux : Méfiez-vous de Montmayer."—Page 53, col. 1.

déplia et le parcourut. C'était la lettre écrite par Moraines au bivouac. Après l'avoir lue, elle la rendit.

—Et maintenant, interrogea Courlande, avec un bon sourire.

—Maintenant, je suis prête à vous conduire auprès de ma sœur.

—Où donc est-elle ? On ne nous laissera pas passer sur le chemin de la fabrique.

—Elle n'est plus chez les Montmayer. Elle vient d'être très malade, en danger de mourir. Sitôt sa convalescence, elle est revenue à la ferme. Mme de Montmayer ayant été tuée, Lucienne ne pouvait rester à la fabrique.

—Elle est à Garches ?

—Elle est ici même, toujours un peu souffrante.

—Et je vais la voir tout de suite ?

—A l'instant.